

Nébraska et les territoires d'Idaho, de Montana, de Washington et d'Utah. En Californie, ils ont envahi successivement tous les métiers. Aussi les législateurs californiens ont-ils réclamé du Congrès général une loi contre cette peste jaune. S'ils sont repoussés de ce côté, il n'est pas impossible que les *Celestials*, comme disent nos voisins d'Outre-Manche, affluent vers l'Afrique orientale et centrale, dont la colonisation est la préoccupation actuelle des puissances européennes, surtout de l'Angleterre, qui espère retrouver là, pour ses fabriques de coton, les millions de consommateurs que le progrès industriel des autres nations lui a fait perdre.

*L'expédition de l'abbé Debaize en Afrique*.—M. l'abbé Debaize, chargé d'un voyage d'exploration dans le centre de l'Afrique, a adressé à M. le directeur de l'Observatoire la lettre suivante :

Kouihara, près de Taboza, 17 octobre 1878.

Hier, la caravane de l'expédition française, drapeau déployé et musique en tête, est entrée dans Kouikourou, capitale l'Onnyammbé. L'accueil le plus sympathique nous a été fait par des milliers de nègres qui se pressaient sur notre passage. Le sultan et le gouverneur sont venus nous recevoir à l'entrée de la capitale et nous ont conduits à un très vaste tenté, le même qui fut donné à Caméron, lors de son passage ici. C'est là que je resterai avec mes Vouangouana pendant les quelques jours qui me seront nécessaires pour compléter ma caravane, les Vouangouana, que j'ai engagés à Bagamoyo, ne devant pas m'accompagner plus loin.

Jusqu'ici, cher Monsieur, mon voyage a été des plus heureux, et je suis fier, pour l'honneur du Gouvernement de la République qui m'a envoyé, de pouvoir vous annoncer que l'expédition française a été favorisée d'un bonheur exceptionnel, extraordinaire. En effet, des cinq cents hommes environ qui composent ma caravane, pas un n'a déserté, je n'ai pas perdu un paquet. En traversant l'Ougogo je n'ai payé qu'un *hongo* insignifiant. Et depuis Zanzibar jusqu'ici, je n'ai cessé de jouir d'une santé parfaite.

Jusqu'à présent donc, grâce à Dieu, pour croire aux lancers, aux difficultés de la route, il faut que je lise les récits des voyageurs, ou que je voie les malheurs arrivés aux deux caravanes parties de la côte quelques semaines avant moi : je veux parler de l'expédition belge et de celles des Pères.

Quant aux Belges, ils ont eu, comme vous le savez déjà sans nul doute, des misères de toute sorte. A Mroméro, la révolte semet dans leur camp : 280 de leurs porteurs les abandonnent, emportant avec eux eux leurs ballots de paiement. A Mpouapoua, un de leurs Zanzibarites est blessé par un indigène. Pour le venger, les soldats tuent cinq habitants. Tout le pays se soulève ; la guerre est imminente. Les anglais sont obligés d'intervenir pour mettre un terme à cette affaire, qui pouvait avoir les conséquences les plus graves pour l'expédition. Ne voulant pas rester à Mpouapoua pour attendre les marchandises qu'il avait demandées à Zanzibar, à la suite de la désertion de Mroméro, M. Cambier, chef de l'expédition, décide qu'il ira seule à Ourambo demander des porteurs à Mirambo ; pendant ce temps-là, M. Vautier retourne à Mroméro pour garder les ballots qui y avaient été laissés faute de porteurs, et M. Dutrieux reste à Mpouapoua. M. Cambier part donc avec 80 porteurs et leurs charges. En traversant l'Ougogo il paye un *hongo* très-élevé, et avant d'arriver à Ourambo, tous ses hommes demeurés fidèles à Mroméro désertent à leur tour. Il lui faut trouver de nouveaux porteurs et il arrive enfin chez Mirambo, mais presque ruiné.

Pour les missionnaires d'Algérie qui vont fonder des stations au lac Tanganika et dans l'Ouganda, ils n'ont pas été plus heureux que les Belges. Eux aussi ont payé un *hongo* ruineux dans l'Ougogo ; ils ont été abandonnés par leurs porteurs et de plus ont été attaqués par une bande de brigands qui leur ont volé quelques paquets. Ils sont tous à Kouihara depuis plus d'un mois, n'ayant presque plus de marchandises, ils seront obligés d'en acheter aux Arabes, car ils ne sauraient se rendre à leurs stations respectives avec le peu qui leur reste.

M. Philippe Broyon est originaire de la Suisse ; il est âgé d'environ 33 ans, mais paraît en avoir au moins 40. Il est grand, sec, nerveux, et à toutes les attitudes du soldat français. Il n'a pas épousé la fille de Mirambo, comme on l'a écrit bien des fois, mais une négresse qu'il a tirée de l'esclavage. Il était autrefois employé dans l'agence de Roux de Fraissinet, à Zanzibar. A la suite de quelques difficultés, il abandonna son poste et se mit à voyager en Afrique pour faire le commerce de l'ivoire. Ses affaires n'ont pas réussi dans ces derniers temps ; ses essais de transports au moyen des bœufs lui ont fait éprouver des pertes sérieuses. Bien des fois les Anglais avaient essayé d'acheter ses services, mais sans succès, car il a pour eux peu de sympathie. Mais la nécessité l'a contraint d'accepter ce qu'il avait refusé autrefois. Aujourd'hui, il conduit, moyennant de gros bénéfices, une caravane chargée de marchandises pour les Anglais de la station d'Oujji. J'apprends à l'instant qu'il dirige en même

temps la caravane chargée des marchandises demandées par M. Cambier à Zanzibar ; il amène avec lui MM. Vautier et Dutrieux, qui étaient restés, l'un à Mroméro, l'autre à Mpouapoua. Les deux caravanes quitteront Mpouapoua vers la fin de ce mois. M. Cambier les attend à Tierra-Manza, résidence de Mirambo, où il est depuis environ un mois. M. Philippe Broyon est un excellent homme, que l'expédition belge a été heureuse de trouver dans son malheur, et que les expéditions futures du même genre pourront utiliser avec grand profit. M. Philippe Broyon étant venu à Zanzibar, la veille de mon départ, pour organiser la caravane anglaise dont j'ai parlé plus haut, je tiens de lui-même les quelques détails que je donne sur lui et sur Mirambo.

Mirambo jouit en Europe d'une réputation bien supérieure à ses mérites. C'est un tyran cruel dont le caprice est toute la loi ; son territoire est très-petit et son armée ne compte guère que 400 soldats. S'il ne fait pas payer aux Européens le *hongo*, c'est-à-dire le droit de passage, il sait se dédommager d'une autre manière bien plus avantageuse pour lui. Il propose en effet à tout blanc qui traverse son territoire le pacte du sang ; à la suite de la cérémonie il fait quelques cadeaux, mais assiéger en retour l'Européen, devenu son frère, comme il dit, de demandes auxquelles il faut satisfaire.

Les Anglais occupent Mpouapoua qui est une position stratégique de premier ordre : toutes les routes qui vont dans l'Ounyamouzei ou à la côte passent par là. Il n'y a pas six mois qu'ils y sont, et déjà quatre belles maisons sont construites. Ce sont des hommes éminemment pratiques ; un révérend, un maçon et un charpentier composent tout le personnel européen de la station. Ils ont fondé une autre station dans l'Oukéréoné, une troisième dans l'Ouyanda et enfin une quatrième à Oujji. Cette dernière éprouve de grandes difficultés de la part des Arabes qui refusent de lui vendre du terrain pour bâtir. L'affaire a été portée il y a quelques jours à Zanzibar ; nul doute que le sultan, sous la pression du consul anglais, ne donne tort aux Arabes.

La puissance de ces derniers décroît de jour en jour. La traite de l'ivoire ne suffit plus à leurs besoins, et comme la traite des noirs leur est défendue, ils seront obligés de quitter bientôt les colonies qu'ils ont fondées dans l'intérieur de l'Afrique. Ils céderont la place aux Anglais.

Dans quelques jours, j'aborderai l'inconnu : c'est alors que commencera ma mission. Avec le peu d'expérience que j'ai acquise du voyage et des noirs, je puis affirmer avec certitude que je traverserai l'Afrique. Je me ris des difficultés et des dangers ; la pensée que je travaille pour la gloire de Dieu et pour la gloire de la France me soutiendra dans toutes les épreuves qui m'attendent. Bientôt en plein inconnu et en dehors des routes suivies par les caravanes, je ne sais quand je pourrai vous donner de mes nouvelles, mais soyez assuré que je ne manquerai aucune occasion de vous faire parvenir le plus promptement possible le récit de mes découvertes, avec les observations astronomiques à l'appui. Si je ne vous envoie pas celles que j'ai faites tous les jours pendant mon voyage, c'est parce que je n'ai rien découvert jusqu'ici, ayant toujours suivi la route des caravanes.

*L'Association des bibliothèques en Angleterre.*—L'an dernier à ce lieu, à Londres, comme on sait, un congrès international de bibliothécaires, auquel la France avait envoyé des délégués, et dont nous avons parlé en son temps. De ce congrès est née une association anglaise qui doit tenir, chaque année, une grande assemblée générale dans une des villes du Royaume-Uni. Cette année avait lieu la première réunion qui s'est tenue, en effet, dans le courant de ce mois.

Le choix de la localité servant de lieu de rendez-vous était particulièrement heureux. On avait désigné la ville d'Oxford, célèbre par son Université, et cette Université, à son tour, est célèbre par sa bibliothèque, nommée la Bodléienne, le plus riche assurément des établissements universitaires du même genre.

Aussi, ce choix avait attiré un certain nombre d'étrangers, bien que le meeting de cette année ne fût pas international comme celui de l'an dernier. On remarquait plusieurs représentants des Universités allemandes, des Italiens, des Américains et d'autres encore. Le Ministère de l'instruction publique de France avait envoyé L. O. de Wattoville, directeur des sciences et lettres, et qui a dans ses attributions le service des bibliothèques ; M. le comte de Marsy, de Compiègne, et M. Gariel de Grenoble, représentaient nos bibliothèques provinciales. Des membres des conseils d'administration des bibliothèques libres d'Angleterre étaient aussi venus prendre part aux travaux de cette intéressante réunion. On remarquait la présence de deux gentlemen de couleur de la côte occidentale d'Afrique ; un bibliothécaire du sexe féminin, mistress C. White, assistait également aux séances, et a pris la parole dans le cours de la discussion.

L'association anglaise travailla à établir une entente entre les bibliothèques de pays à pays. Déjà l'accord s'est fait avec les Américains, pour certains travaux d'intérêt commun. Cette coopération est rendue nécessaire par le flot toujours montant des publications contemporaines, notamment des publications périodiques. Ainsi, nous voyons qu'en Angleterre on a entrepris un travail considérable :